

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Aller au Pirate

Robert Lévesque

Numéro 312, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81520ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2016). Aller au Pirate. *Liberté*, (312), 74–76.

Tous droits réservés © Robert Lévesque, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Aller au Pirate

Quand Saint-Fabien-sur-Mer était un lieu de culture.

COMBIEN de fois étions-nous allés au Pirate? Nous étions ceux de La Bamboche, une poignée de copains, trois ou quatre avec parfois une fille, une troupe amateur jouant Ionesco, Obaldia, Duras, défendant à Rimouski ce théâtre apparu dans les années 1950 et dont Geneviève Serreau venait déjà d'écrire l'histoire, à chaud pour ainsi dire. Son bouquin paru en 1966 dans la collection « Idées » chez Gallimard, sa couverture rouge avec les photos solarisées de Genet, Beckett, Adamov, il s'est longtemps avachi dans ma poche-revolver...

À ceux-là de La Bamboche, nous qui allions au Pirate, je ne peux penser aujourd'hui – cinquante ans plus tard – qu'avec nostalgie, ce sont mes amis d'autrefois... Comme le titre de la chanson d'Anne Sylvestre que l'on écoutait si souvent, l'été le phono sur la plage, l'hiver au hasard des partys, ces amis d'alors aujourd'hui dispersés, mes amis perdus, je ne sais plus où ils sont ni ce qu'ils sont devenus (sauf un, qui a fait pâtissier), on va dire les amis du passé...

Ceux-là se rappellent la voix rugueuse d'Anne Sylvestre, écorchée, refusant la douceur et créant une forte, si belle empreinte... Nous n'étions, nous n'étions / Qu'à peine moins vieux / Nous avions, nous avions / Envie d'être heureux / Et s'il y avait la mer, s'il y avait le vent / Un ciel toujours couvert / Et puis nos vingt ans... Elle glissait de petites phrases (née en 1934, elle les avait écrites au mitan de sa trentaine) qui pouvaient inquiéter : Nous avions encore l'âge / D'aimer pour de vrai... Et il y avait cette île Drenec évoquée à la fin de la complainte (longtemps je me suis demandé comment écrire ce nom), l'île Drenec (elle est minuscule, son nom signifie épine en breton, elle se trouve dans le golfe du Morbihan) vers laquelle Il fallait, il fallait / Naviguer sans plus / Si j'avais, si j'avais / Oh si j'avais su / Je m'y serais noyée / Pour ne pas vieillir / Pour ne jamais changer / Pour n'en plus partir...

Et puis nos vingt ans, c'étaient les nôtres... Au centre d'art Le Pirate, à Saint-Fabien-sur-Mer, notre troupe joua

plusieurs soirs d'automne *Au cœur de la rose* dans une grange offerte au vent du fleuve, mais ce fleuve c'était rien de moins que la mer pour nous. Le folkloriste Raoul Roy y tenait une boîte à chansons et ces vingt ans, c'était ceux que chantait Renée Claude, voix chaude, pantalons noirs, voix d'automne déployée dans les soirs d'été, je l'entends : « Pour tout bagage on a vingt ans, on a des réserves de printemps »; Ferré femme, la sombre Renée Claude, et nous, qui applaudissions la fine classe des chansonniers passant au Pirate les samedis et les dimanches soirs (une fois, à l'entracte, Pauline Julien nous fit savoir que nos ardeurs la gênaient), on les avait, ces réserves de printemps, qu'on jetterait comme des miettes de pain / À des oiseaux sur le chemin, je nous revois, nous filons en bagnole sur la route menant de Rimouski à Saint-Fabien-sur-Mer avec dans nos poches rimbaldiennes les sous ramassés dans la semaine, nos goûts attirés vers ce village de la côte, et la nuit, au retour, si c'était dimanche, se maintenait le charme grâce à la voix de Guy Mauffette, l'oiseau de nuit, son *Cabaret du soir qui penche*, la chanson qui continuait son règne...

Au Pirate venaient à tour de rôle Claude Gauthier, son grand six pieds, sa guitare; Pauline Julien, sa tignasse, ses châles; Vigneault, ses cols roulés; Tex Lecor, arrivé en Ford Falcon avec deux dobermans; Monique Miville-Deschênes, venue en stop – souvenir ancien, à la télévision de Rimouski cette fille de Saint-Jean-Port-Joli animait une émission, *Le Sentier*, réalisée par Michel Garneau, elle chantait Leclerc, Brel, Brassens et le père Duval (« la calotte chantante » que salua Brassens dans *Les trompettes de la renommée*, en ce temps-là un jésuite se hissait au hit-parade, une sœur nommée Sourire grimpa dans le Billboard), et puis elle cassait sa chanson troussée dans la semaine, *Hallali, L'Anse pleureuse*. Il y avait Pierre Létourneau, sa voix d'un tendre ami; Pierre Calvé, voix d'eau salée nous emportant à Cap-aux-Meules, « perdu loin des Tropiques », puis à Vera Cruz; Georges Dor, chantant ce chantier où l'on s'ennuie des rues sales et transversales; Ferland, le séducteur grimaçant (on l'aimait moins, genre coiffeur pour dames). Raoul, maître des lieux, les accueillait chez lui, il était né à Saint-Fabien en haut,

sur la route 132, ce regretté barde et ses chansons de marins retracées en Bretagne, en Angleterre, chez Luc Lacoursière et jusque dans les archives océanes; il avait des yeux couleur des mers, changeantes; jeune, il avait été opérateur radio dans des stations côtières du Saint-Laurent ou, comme nous avions chanté à la petite école, sur les bords du grand fleuve...

À l'étage de la vieille grange peinte en blanc, au-dessus du centre d'art, c'étaient des voix cambrées et le piano droit sur la scène *en bois de planches*, cette belle expression que chantait Clémence en évoquant la maison d'Alfred Desrochers, son père, puis il y avait ceux qui faisaient l'économie d'un pianiste et qu'on n'imaginait pas sans leur guitare, le pied sur un banc ou sur une chaise, les fils de Félix et de Brassens qu'on aimait, les préférés s'entremêlant; je crois que l'on n'aurait pas pu vivre notre jeunesse avec autant de beauté et de tendresse (de clarté) sans eux, les chansonniers qu'on allait entendre au Pirate.

Et nous, les amis d'autrefois, nous avons eu, au mitan des années 1960, le bonheur d'en être, du Pirate, non plus spectateurs assidus, mais bel et bien invités à bord du bâtiment, familiers des minuscules coulisses. Dans cette grange qui nous était un bateau, une île, un phare autant qu'un théâtre, notre suggestion ayant été aussitôt accueillie, nous avons pu faire entendre les mots chagrins et salins de Pierre Perrault, ce sublime poème théâtral qu'est *Au cœur de la rose*, un drame de mer aussi beau qu'un Lorca, une histoire du large, la fille du gardien de phare qui n'a que les étoiles pour croire à la terre et qui dit parfois je rêve que je dors avec un noyé, le boiteux qui l'aime en vain dans ce pays sans arbres, la mère qui ne veut pas parler du malheur, car il pourrait nous entendre, le père qui veille par gros temps et surveille les équipages en disant dans ce pays sans chemin ni chemine, il faut veiller pour savoir ce qui doit arriver, puis le marin solitaire, échoué, autre survenant, se laissant ensorceler par la fille (elle a mis dans mon cœur ce qui ne s'y trouvait pas), mais, sous la loi du père, c'est un amour – un départ – qui ne pourra pas se vivre, se produire...

Certains soirs, le vent de septembre donnait à la pièce de Perrault sa résonnance naturelle, maritime, il la paraît d'une scénographie atmosphérique, spectrale, la grange craquait comme si elle était elle-même un bateau en mer, ou le phare isolé dans le gros temps, l'orage étant un personnage en quête d'auteur... J'avais vingt ans, je me souviens que, tapi dans l'espace entre le bord de la scène et le mur de la grange, le texte sur les genoux et ma lampe de poche, régisseur et souffleur, je me sentais avec mes camarades au cœur d'une manœuvre artistique, j'éprouvais un sentiment de plénitude, nous étions montés, avec les mots de Perrault (Quouessant, bougresse, margault, sarracénie, pimbina,

faribole, jarre, gournable, herminette, délignée, chicouté, cavèche, chouenne), à l'abordage du paquebot poésie, goélette immense, vaisseau d'or, bateau ivre...

Aller au Pirate, être au Pirate au mitan des années 1960 du siècle dernier était un rendez-vous essentiel à nos cœurs, nous les garçons et les filles du même âge... Si Raoul Roy et sa camarade-épouse Louise Poulin (qui l'hiver était comédienne à l'Estoc, jouant les femmes à trois nez d'Ionesco dans une dépendance du Château Frontenac donnant sur la rue Saint-Louis) n'avaient pas fondé et géré ce centre d'art sis au bord du fleuve, près d'un vieux quai démoli qui nous servait de lieu de repos entre les répétitions, il aurait manqué un cœur et puis la rose... il aurait manqué dans ce Bas-du-Fleuve une escale chère à nos désirs, un port à nos envies de jeunesse, c'était notre île Drenec.

Ces années 1960, ces années dites des boîtes à chansons, et ces embruns de Saint-Fabien-sur-Mer, tout ça est loin maintenant. Gauthier, Calvé, Vigneault, Renée Claude, Létourneau, Tex Lecor, Monique Leyrac, Monique Miville-Deschênes ne chantent plus, et je me souviens des disparus, Jacques Blanchet, qui mariait le ciel avec la mer; Dor, déjà usé à l'os; le rond folkloriste Jacques Labrecque,

jamais là sans *La parenté*; Lawrence Lepage, un gars du coin aux bacchantes médiévales (né à Nazareth, une paroisse de Rimouski) qui chantait une ode au gardien de phare de Bonaventure, *Monsieur Marcoux Labonté*, et la tant regrettée Pauline Julien, la renarde, la plus belle à mes yeux, la plus intense, celle qui avait tant de vigueur, passionaria libre qui reprenait entre autres (parce que j'aime particulièrement me

les rappeler) des chansons qu'interprétait Cora Vaucaire, je pense souvent à *L'écharpe* écrite et composée par Maurice Fanon qui sublimait ainsi sa séparation d'avec Pia Colombo (si je porte à mon cou ce souvenir de soie, en souvenir de toi), mais surtout à cette très courte chanson qui s'appelait *La rue s'allume*, écrite par Louis Ducreux et composée par André Popp, un comédien et un musicien qui sont bien oubliés, mais qui avec ces trois couplets ont laissé l'une des plus belles chansons françaises qui soit, et que Pauline Julien portait si suavement, si savamment, à un point le plus près de l'étrange... en un existentialisme assumé.

Au dehors, la rue s'allume / Jaune orange ou canari / Une cigarette fume / Près du lit où je lis... / Pourquoi ce soir ne puis-je supporter / L'odeur des roses.

La pluie mouille le bitume / Son auto s'enfuit sans bruit / Et la chambre se parfume / D'un espoir évanoui...

Il avait un beau costume / Couleur d'un soir de Paris / Bleu et gris, couleur de brume / Imprécis comme lui / C'est lui

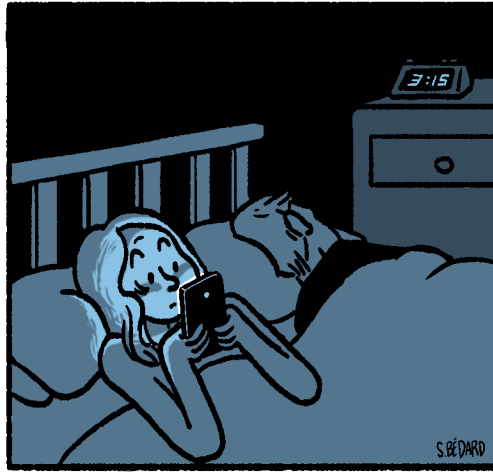
« Ne les oublie pas Baptiste,
en mangeant ton pain / Ça fera
plaisir aux moulins qu'on garde
leur histoire / Ils reviendront
encore demain, tourner dans nos
mémoires. »

pourtant qui m'avait apporté / Ces quelques roses / Que je ne peux supporter.

Que lisait-elle, ce soir de pluie et d'espoir évanoui, cette femme que Pauline Julien avait incarnée et dissoute en moins de deux minutes? Aragon, Carco, Dos Passos, Bernanos, Rosamond Lehmann, Virginia Woolf, Somerset Maugham? Je me souviens qu'un soir, en revenant du Pirate, nous avions conjecturé à ce propos... pour le plaisir... le jeu. Quel romancier pouvait-elle lire au lit cette fumeuse parisienne à l'heure où la rue s'allume, jaune orange ou canari... Au Bic, nous en étions à Poe à cause de l'insupportable odeur des roses...

Je me souviens aussi, marchant un soir dans les rues de Rimouski, montant la côte de la Cathédrale, que nous nous efforcions à rattraper par cœur, moi et celui qui deviendrait pâtissier après avoir fait comédien, les paroles de la chanson de Ferré que Renée Claude avait si bien sentie, si bellement servie, ce terrible et beau *Vingt ans*, vous vous souvenez, sa gueule qu'on a pour tout bagage et ça va tout seul quand elle est bath, et qu'on s'habitue quand elle est moche, qu'on s'dit qu'on est pas mal foutu, et quand, arrivés à On bat son destin comme les brèmes, je me souviens que nous nous demandions ce que c'étaient que ces brèmes-là et que *Le Littré*, édition de poche, la cartonnée étroite et noire dont un ami (aujourd'hui perdu) m'avait prêté le premier volume que j'ai encore dans ma bibliothèque et qui va de A à E, nous avait appris le lendemain qu'il s'agissait d'un poisson d'eau douce du genre cyprin au corps long et plat... Nous avons ri, battre son destin comme on bat un poisson plat?

D'ailleurs, avec cet ami, le meilleur, mort à soixante-dix ans en février dernier, je me souviens d'un dimanche après-midi d'été à Sainte-Luce (autre village du Bas-du-Fleuve, autrement dit, sur-Mer...) où, las du tennis, on s'adonna spontanément au jeu consistant à prendre au pied de la lettre et à visualiser mentalement les expressions courantes qui concernent plus ou moins le corps humain, comme *Piquer une tête, Faire du genou, Casser les oreilles, Avoir la langue bien pendue, Se mettre les pieds dans les plats, Ne pas être dans son assiette, N'y aller que d'une fesse, Offrir son bras, S'arracher les yeux, Donner sa langue au chat, Avoir le cul bordé de nouilles, Couper les cheveux en quatre, Tirer les vers du nez, Se jeter sur quelqu'un à bras raccourcis, Prendre ses jambes à son cou, Se fendre le cœur, Passer à deux doigts de la mort, Avoir les ongles en deuil...*, etc. Je nous revois, pliés en quatre, entre le court et le chalet, se dilatant la rate... à rire comme des bossus... et je reviens à la chanson d'Anne Sylvestre où, glissant nos vingt ans dans quelques mots, elle évoque nos rires, nos folies / Sur un fond de ciel...



Regarder des vidéos de bébés singes en train de se faire toiletter aidait beaucoup Mélanie à s'endormir.

Je n'ai jamais oublié la voix d'Anne Sylvestre même si je ne l'écoute presque plus, qu'on ne l'entend presque pas à la radio; née sous le nom d'Anne-Marie Beugras à Lyon en 1932, elle a aujourd'hui quatre-vingt-trois ou quatre-vingt-quatre ans, elle est grand-mère, et je sais maintenant ce que l'on ignorait de son histoire familiale quand, dans les années 1960, elle nous séduisait tant avec *La femme du vent*; *T'en souviens-tu, la Seine*; *Mon mari est parti* et *Non tu n'as pas de nom* que chantait aussi Pauline Julien; ce que l'on ne

savait pas de son passé, c'est ceci, dont elle n'a parlé qu'en 2008, à soixante-quatorze ans : son père, Albert Beugras, était le bras droit du fasciste Jacques Doriot pendant l'Occupation, avec Doriot il était l'un des dirigeants du PPF, le Parti populaire français collaborationniste et d'ignoble mémoire; emprisonné à Fresnes à la Libération, amnistié en 1955, il est mort en 1963, l'année de la sortie du premier 33 tours de sa fille qui allait confirmer bellement les promesses de ses galères sous le nom d'Anne Sylvestre dans les cabarets de la rive gauche (les caveaux à chansonniers, le modèle des boîtes à chansons comme celle du Pirate) et lui

valoir la comparaison avec Brassens pour l'accompagnement à la guitare et la qualité de ses textes.

Le 13 novembre 2015 au Bataclan, un garçon venu d'un hameau près de Tonnerre, dans l'Yonne, était dans la salle, un musicien de vingt-quatre ans du nom de Baptiste Chevreau. C'était le petit-fils d'Anne Sylvestre. À sa naissance en 1992, elle lui avait écrit une chanson, *Les Moulins Baptiste* :

Il y a longtemps Baptiste, mais qui s'en souvient / Quand le vent n'était pas triste, y'avait des moulins / Sur le sommet des collines, on pouvait les voir / Tourner pour faire la farine du matin / Et ça faisait plaisir au vent / [...] Ne les oublie pas Baptiste, en mangeant ton pain / Ça fera plaisir aux moulins qu'on garde leur histoire / Ils reviendront encore demain, tourner dans nos mémoires.

Au sortir de l'adolescence, ce garçon avait enregistré le bruit caractéristique du grincement de la porte de sa chambre, pour en garder le souvenir...

Les moulins d'autrefois, les amis du passé... la mort, traîtresse, videuse. **L**

Robert Lévesque est écrivain. Son dernier ouvrage, *Vies livresques*, vient de paraître chez Boréal (2016), dans la collection « Papiers collés ». Il dirige également chez le même éditeur la collection « Liberté Grande ».